



**HAL**  
open science

## Lettres de Walla Walla ou l'expérience ouvrière de Michel Crozier (juin 1948)

Gwenaële Rot

► **To cite this version:**

Gwenaële Rot. Lettres de Walla Walla ou l'expérience ouvrière de Michel Crozier (juin 1948). Patricia Vannier. La sociologie en toutes lettres: L'histoire de la discipline à travers les correspondances, Presses Universitaires du Midi, pp.213 - 232, 2020, 9782810706228. hal-02955995

**HAL Id: hal-02955995**

**<https://sciencespo.hal.science/hal-02955995>**

Submitted on 2 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LETTRES DE WALLA WALLA OU L'EXPERIENCE OUVRIERE DE MICHEL CROZIER (JUN 1948)

Gwenaële ROT

« J'ai oublié les syndicats américains. J'ai eu d'autres passions ensuite, les Américains aussi. Mais j'ai gardé de ce voyage le sentiment qu'on est libre si on le veut, qu'on peut tout faire parce que le monde, les hommes ne sont pas fondamentalement mauvais, parce que le rapport à autrui peut être simple, qu'il suffit de parler et d'être ouvert à lui, qu'on peut tout comprendre <sup>1</sup> »

Entre le 6 octobre 1947 et le 10 novembre 1948, âgé de 26 ans, Michel Crozier passe plus d'un an aux États-unis <sup>2</sup>. Il bénéficiait d'une bourse d'étude de six mois du gouvernement français (Relations Culturelles) obtenue par l'intermédiaire d'Édouard Dolléans <sup>3</sup>. Au cours de son séjour, il a traversé le pays, en bus, en voiture (stop), en train. Si Michel Crozier a eu deux principaux ports d'attache, New York et Washington, il a énormément voyagé. Le premier temps de son voyage s'est déroulé sur la côte est entre New York et Washington, entrecoupé d'un séjour d'une semaine passée à Atlantic City pour assister au congrès de l'United Auto Workers (UAW) en compagnie de Daniel Guérin. Noël 1947 fut l'occasion d'un long voyage en direction de Denver dans le Colorado, voyage initié grâce à l'ami d'un de ses anciens camarades d'HEC en poste au Fonds monétaire international. Lors de ce premier long périple en bus, il a traversé à l'aller la Virginie occidentale, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, le Kansas et, au retour, le sud et Sud-Est des États-Unis : le Nouveau Mexique, le Texas, la Louisiane, le Mississippi, l'Alabama, la Georgie, la Caroline du Sud et du Nord, la Virginie. Fin mars 1948, après un nouveau séjour studieux à Washington, où il

---

<sup>1</sup> Crozier, 2002, p. 57.

<sup>2</sup> C'est là son premier séjour dans ce pays où il reviendra à plusieurs reprises. Pour une présentation d'ensemble de l'expérience américaine de Crozier, qui élude toutefois l'expérience de 1947-1948, voir Chaubet, 2013. Voir également Paulange-Mirovic, 2013, pour une présentation documentée de son second séjour, effectué en 1956 à l'occasion d'une Mission de productivité du plan Marshall.

<sup>3</sup> Dans différents témoignages, Michel Crozier évoque son étonnement d'avoir bénéficié de cette bourse qui aurait été destinée à quelqu'un d'autre. Dans la première lettre qu'il adresse à Daniel Guérin peu de temps après son arrivée à New York en octobre 1947, il se recommande d'Édouard Dolléans (1877-1954) et de Georges Vidalenc (1885-1965) [Archives Daniel Guérin BDIC]. Spécialiste de l'histoire du mouvement ouvrier, Édouard Dolléans (1877-1954) avait travaillé auprès de Léo Lagrange sous le Front populaire. Il est le fondateur de l'Institut Français d'Histoire sociale où sont déposées ses archives [fonds 14AS148]. C'est avec Dolléans que Michel Crozier avait publié, après son retour des États-unis, une bibliographie très fouillée sur le mouvement ouvrier aux Éditions ouvrières (Dolléans, Crozier, 1950). Georges Vidalenc était un dirigeant syndical, CGT. Il fait partie des fondateurs, en 1948, de la CGT-FO. Rappelons que ce syndicat est créé, avec le soutien de l'AFL-CIO américaine, à la suite du conflit de mai 1947 aux usines Renault, qui provoque l'exclusion des ministres communistes du gouvernement. Michel Crozier était proche de la gauche non communiste. Toutefois, dans ses correspondances, il se dit déçu de l'attitude de F.O. peu intéressée par l'information de « première main » qu'il propose de communiquer sur le syndicalisme américain.

reste huit semaines et une dizaine de jours passés à New York, il repart pour un second périple « étudier de près comment la machine fonctionne<sup>4</sup> ». Il rejoint en train les grandes villes industrielles du nord : Buffalo, Détroit (où il reste 6 semaines), Chicago (4 semaines) ; puis, de Chicago, il reprend la route, en passant par Madison et Minéapolis, pour rejoindre Walla Walla, dans l'État de Washington, ultime étape avant la côte ouest qu'il ne connaît pas encore. Il y travaille quinze jours dans une conserverie. Après cette parenthèse laborieuse, il reprend la route (en autostop) pour Portland, Seattle et rejoint Vancouver en bateau. Il repart ensuite en direction de Missoula, où il assiste à une conférence, avant de rejoindre Los Angeles, où il visite une usine d'aviation et des studios de cinéma à Hollywood. Il trouve enfin (le 13 septembre) un « quidam » pour le reconduire à Los Angeles où il reste 8 jours se reposer<sup>5</sup>. S'engage alors le voyage du retour. Il rejoint Denver, où il loge quelques jours chez un officiel des *Farmers Unions*, avant de se rendre dans l'Iowa à Des Moines, où se déroule un congrès de fermiers. De là il reprend le bus pour rejoindre enfin New York avant son embarquement dans un bateau pour le Havre.

Conformément au programme associé à sa bourse il mène au cours de ce périple une enquête « par interviews » auprès de nombreux syndicalistes<sup>6</sup> et édiles, de la cote Est à la cote Ouest, en s'arrêtant, bien sûr, dans les villes industrielles du nord des États-unis (Détroit, Chicago). Pour ce faire, il bénéficie notamment de l'entregent de William Moris Leiserson (1883-1957<sup>7</sup>). Il se rend dans une cinquantaine de villes. A l'occasion de ces rencontres il visite plusieurs établissements industriels : une tréfilerie à Buffalo<sup>8</sup>, qu'il décrit longuement, croquis à l'appui, dans l'un de ses courriers, l'usine de la *General Electric* de Schenectady, ou encore l'usine d'aviation de *Douglas Aircraft*, ainsi qu'un studio de cinéma à Los Angeles. Il s'est rendu également chez Ford à Détroit<sup>9</sup>. Lors de son long séjour à Washington, il étudie par ailleurs des archives syndicales. L'ensemble de ce matériau nourrit sa thèse de droit, qu'il soutient à l'université de Lille en 1950<sup>10</sup>. Dans le prolongement de cette thèse, il publie en 1951 *Usines et Syndicats d'Amérique*. Dans cet ouvrage, il décrit le fonctionnement institutionnel du syndicalisme américain. Ce livre comprend peu de notes ethnographiques, à l'exception de cette suggestive description de son arrivée au local syndical 600 de River Rouge chez Ford<sup>11</sup> :

« Tout étranger, de passage à Détroit, se croit tenu d'aller visiter « River Rouge », la capitale de l'empire Ford et la plus grande usine du monde. Pour eux, la compagnie arrange des visites de touristes avec voitures confortables et guides patentés. Mais si l'on veut vraiment comprendre et toucher physiquement la réalité américaine, il faut prendre le chemin des pauvres. Au centre de Détroit vous montez dans le petit tramway brinqueballant et sale qui mène à l'ancien

---

<sup>4</sup> Lettre à sa mère, 7 novembre 1947, Washington.

<sup>5</sup> Dans les lettres à ses parents il reste discret sur cette parenthèse. Il en dit un peu plus dans *Ma belle Époque* p. 54 où il dit être resté quelques temps à Santa Monica dans un « milieu d'acteurs au chômage un peu paumés » et avoir eu une « aventure avec une jeune femme métisse ».

<sup>6</sup> Dans l'article « Comment je me suis découvert sociologue. Réflexions sur un apprentissage qui ne sera jamais terminé », publié dans la *Revue française de sciences politiques* en 1996, Michel Crozier indique avoir fait 600 entretiens.

<sup>7</sup> Proche de Roosevelt, Leiserson fut professeur et arbitre syndical. Il reçut Crozier à Washington et lui ouvrit à la fois sa bibliothèque et son carnet d'adresses.

<sup>8</sup> Sur son arrêt à Buffalo et en particulier sa visite d'une tréfilerie voir notre présentation dans *Entreprises et histoire* (Rot, 2016)

<sup>9</sup> Malheureusement, il n'écrit rien à ses parents sur ce temps passé chez Ford.

<sup>10</sup> Crozier, 1950. Michel Crozier avait envisagé de la publier aux PUF, sous le titre *Le mouvement ouvrier américain. Structures et méthodes* (indication donnée dans Crozier, 1951a.)

<sup>11</sup> Crozier 1951a, p.16 et 17.

village de Dearborn aux confins de l'immense ville. [...] Trois quart d'heure durant, le wagon vous ballotera au long de rues sales bordées de villas de bois et de maisons de briques noircies. Le *West-Side*, le coté-Ouest, est une interminable banlieue sans jardins avec des grandes rues sans horizons et des centaines d'allées en mâchefer – les *back-streets*. Le tramway tourne lentement autour d'un *block*, revient en arrière, tourne à nouveau. Vous avez l'impression que toute direction est perdue et que jamais vous ne cesserez de naviguer dans cet océan de rues, de ponts, de cheminées, de baraques et d'usines.

Les usagers du tramway sont en bleu de travail. Leurs mains posées sur leurs genoux retiennent bien calée la boîte noire réglementaire où l'on met la bouteille de lait et le casse-croûte. Ils ne parlent pas et vous regardent sans vous voir comme s'ils n'avaient pas envie de se fatiguer pour rien. Et vous finissez vous aussi par vous assoupir au rythme monotone et lent du wagon. On traverse un parc, puis des terrains vagues, puis encore un quartier de maisons noires et quand on a perdu tout espoir, au bout d'une immense plaine de gravats, comme une forteresse gigantesque couronnée de cheminées, c'est River Rouge, l'usine. N'entrez pas tout de suite, regardez sur votre gauche, quelques centaines de mètres avant les murs, vous remarquerez un petit bâtiment d'un étage en brique rouge avec de grandes baies vitrées et cet air de propreté moderne et populaire qu'ont nos nouveaux groupes scolaires de banlieue. Demandez au conducteur de vous faire descendre là, tout de suite son visage s'éclairera et les camarades qui se préparent à descendre eux aussi vous souriront car ce bâtiment c'est leur propriété, le siège de la section locale syndicale Ford. Ouvrez la porte, on vous y accueillera cordialement, vous verrez des dactylos, des machines comptables des dossiers, des fiches, des bureaux, des fauteuils et des gens affairés. Ne vous effrayez pas, vous y découvrirez vite aussi des militants qui ne sont pas seulement des fonctionnaires ou des orateurs. Ceux-là vous parleront. Ils vous diront le régime auquel ils étaient soumis il y a quinze ans, l'espionnage, les listes noires, la discipline inhumaine, les renvois arbitraires, la menace périodique des licenciements et les pots-de-vin d'usage aux contremaîtres. Ils vous raconteront la lutte acharnée qu'ils ont menée, les grèves violentes, parfois sanglantes et la victoire. Ils vous expliqueront les garanties qu'ils ont gagnées et le sens du combat qu'ils poursuivent.

Leur Amérique, c'est l'Amérique de demain, l'Amérique encore maladroite et gauche, impuissante et prisonnière, mais qui peu à peu s'éveille, l'Amérique du travail <sup>12</sup> »

## ÉCHANGES EPISTOLAIRES

Durant son séjour, Michel Crozier a écrit régulièrement à ses parents ; trente-trois lettres envoyées par courrier aérien ou maritime ont été conservées, soit la quasi-totalité <sup>13</sup> des lettres que Michel Crozier a adressées à sa mère (10), à son père (4) ou à ses deux parents (19) entre octobre 1947 et novembre 1948 <sup>14</sup>. En général, le courrier mettait entre une semaine et dix jours pour arriver à destination. Malgré ses longs déplacements et quelques aléas, Michel

---

<sup>12</sup> Crozier, 1951a, p. 16-17.

<sup>13</sup> Une lettre n'est jamais arrivée à destination. Il est possible qu'une autre lettre ait été égarée.

<sup>14</sup> Les archives de Michel Crozier sont déposées aux Archives Nationales. Une partie de ce fonds est resté entreposé jusqu'en juillet 2015 au Centre de Sociologie des Organisations à l'IEP de Paris, où nous avons pu le consulter.

Crozier est resté en contact régulier avec ses parents, à qui il écrivait au rythme de trois à quatre lettres par mois. Toutes les lettres – longues d'un à quatre feuillets – sont écrites au stylo plume ou au crayon, de temps en temps sur du papier à en-tête (par exemple celle de l'auberge de jeunesse où il logeait à New York), ou sur le papier bleu destiné aux envois par avion. Le style est parfois télégraphique et les phrases sont peu ponctuées <sup>15</sup>.

Lorsqu'il s'adresse à son père, Michel Crozier, consacre souvent de longs développements à la situation politique aux États-unis et en France. Lorsqu'il écrit à sa mère – qui le sollicite à plusieurs reprises sur ce sujet –, il tend à privilégier la description de la situation matérielle américaine. Mais il sait que toute la famille (y compris son jeune frère) lira toutes ses lettres. L'exploitation de ce dossier dont nous ne donnons qu'un aperçu ici, permet d'éclairer ce moment initiatique dans la carrière de recherche du jeune Michel Crozier.

Figure 1 Ses lettres étaient envoyées soit par bateau soit par avion, comme celle-ci, envoyée de Washington, datée du 16 février 1948

Cet échange épistolaire régulier avec ses parents semble essentiel à ce jeune homme confronté à de fréquents moments de solitude, notamment au début de son séjour : « *plus on avance plus on se sent coupé de tout... libre ; libre sans contact et sans personne... ou du moins si superficiels [...]* Le courrier est long et le temps va vite » écrit-t-il à son père le 18 novembre 1947. Il reproche souvent à ses parents d'écrire des lettres trop courtes <sup>16</sup> et regrette de recevoir « *plutôt des mots que des lettres* <sup>17</sup> ».

Sur quoi portent ces correspondances ? D'abord, sur la situation politique américaine dans le contexte de la campagne présidentielle qui débouche sur l'élection de Truman à la veille du retour en France du jeune chercheur, mais, aussi, sur les relations franco-américaines, les avatars du plan Marshall et les soubresauts politiques en France. Mais Crozier parle aussi de son travail, de ses rendez-vous avec les syndicalistes et les maires des villes dans lesquelles il se rend, des campagnes syndicales et des séances du Congrès et du Sénat américain auxquelles il assiste, de ses recherches documentaires, de ses progrès en anglais. Enfin les courriers comportent des éléments plus intimes ou ethnographiques : description des villes petites ou grandes qu'il traverse, de ses éprouvants voyages en bus, de ses visites d'usine, de ses échanges avec Daniel Guérin <sup>18</sup>, de son moral et de sa santé, du coût

---

<sup>15</sup> Pour rendre la lecture plus fluide nous avons fait le choix de réintroduire un minimum de ponctuation. Les mots entre crochets ont été rajoutés par nos soins dans ce but également. Les mots rayés sont ceux qui ont été rayés par M. Crozier dans sa correspondance.

<sup>16</sup> Lettre adressée à son père 8 décembre 1947, de Washington.

<sup>17</sup> Lettre du 7 novembre 1947 adressée à sa mère, de Washington.

<sup>18</sup> Daniel Guérin (1904-1988) séjourna aux États-Unis de 1946 à 1949 pour mener une enquête sur la structure sociale américaine (Guérin, 1950). C'est sur les conseils de Claude Lévi-Strauss, alors attaché culturel français à New York, que Crozier rencontra Daniel Guérin. Ce dernier lui fit bénéficier de ses contacts auprès des milieux syndicaux. Il l'emmena notamment au grand congrès de l'UAW à Atlantic City en novembre 1947. Daniel Guérin fut un véritable mentor pour Michel Crozier. Ce dernier souligne à quel point sa présence lui manque lorsque leurs routes se séparent, en février 1947, quand Guérin part enquêter dans le sud : « *Je manque de contrepartie intellectuelle maintenant* » écrit-il à ses parents dans un courrier du 16 février 1947. « *Je vous l'ai dit*

de la vie et sa situation matérielle (celle d'un jeune voyageur impécunieux), des modes de vie et de consommation de part et d'autre de l'Atlantique, de ses impressions sur « les Américains », de la pauvreté de certaines villes ou encore la violence de la police à l'égard des Noirs ou des Mexicains<sup>19</sup>. Michel Crozier reste en revanche très discret sur sa vie sentimentale<sup>20</sup>. Ces touches saisies sur le vif dans ce méli-mélo épistolaire, livrent des impressions contrastées sur l'Amérique, marquées tour à tour par étonnement, l'émerveillement, mais aussi la méfiance et la critique parfois virulente<sup>21</sup>.

La lecture de ces lettres donne de ce premier séjour américain à valeur initiatique, une impression beaucoup plus contrastée que celle que Michel Crozier a restituée *a posteriori* dans ces récits biographiques où domine la découverte enchantée de l'Amérique en contraste avec les blocages de la société française<sup>22</sup>. Ces lettres permettent aussi d'éclairer des dimensions cachées de son enquête sur les syndicats américains publiée en 1951. Cet ouvrage ne rend compte en effet, ni de ces à-côté de l'enquête ni des conditions concrètes de sa réalisation et débouche sur une représentation en définitive assez lisse du fonctionnement des syndicats américains alors même que les descriptions et commentaires adressés « à chaud » à ses parents dévoilent d'autres facettes de l'organisation du mouvement ouvrier qu'il étudie. Certains temps forts de son voyage, pourtant liés à son sujet d'étude ne sont pas mobilisés dans cet ouvrage, comme, par exemple, sa visite d'une tréfilerie à Buffalo ou bien, son expérience de travail pendant quinze jours dans une usine agroalimentaire à Walla Walla (État de Washington).

### TROIS LETTRES DE WALLA WALLA<sup>23</sup>

A cette étape de son séjour, Michel Crozier a déjà passé près de neuf mois aux États-unis. Il maîtrise désormais bien la langue, a déjà traversé de nombreux états et s'est arrêté dans de grandes villes, où il a rencontré de nombreux responsables syndicaux. Dès le début de son séjour, il avait évoqué son désir de travailler un mois en usine, si possible chez Ford à Détroit<sup>24</sup>. Ce souhait d'une prise de contact direct avec l'usine dans cette ville emblématique

---

*Guérin est parti dans le sud pour 3 mois enquêter – et que si j'avais voulu j'aurais pu partir avec lui (voiture, entrer partout, discussions intéressantes). J'ai voulu rester indépendant et faire mon travail plutôt que le sien, mais, souvent, je le regrette* » écrit-il à son père le 25 février 1947. Pendant le temps de leurs enquêtes parallèles, ils s'écriront régulièrement. Après son périple sur la côte ouest, Michel Crozier retrouva Daniel Guérin qui l'hébergea à New York en octobre 1948 avant son retour pour la France.

<sup>19</sup> Michel Crozier a, par ailleurs, tenu des notes de voyage et dit avoir fait de nombreuses photographies (nous ignorons si ces documents ont été conservés).

<sup>20</sup> Il en parlera davantage dans ma *Belle époque*, Crozier, 2002

<sup>21</sup> A une époque où l'anti-américanisme était très présent chez les intellectuels français. Cf. sur cette question voir notamment Kuisel, 1993 ; Roger 2002.

<sup>22</sup> Crozier, 2002.

<sup>23</sup> Nous inscrivant dans l'esprit du travail réalisé par Christian Topalov sur Maurice Halbwachs (2012), nous avons engagé un travail d'édition critique de la correspondance américaine de Michel Crozier. Afin de donner un avant-goût de la richesse de ce matériau, nous avons fait le choix de publier ici une série de trois lettres envoyées de Walla Walla. Nous remercions chaleureusement Anne Crozier pour sa confiance.

<sup>24</sup> « *J'ai les grandes lignes de mon travail je vais passer à mon retour à Atlantic City 2 mois ici à travailler sur documents – puis j'irai à Détroit-Chicago-Pittsburgh étudier de près comment la machine fonctionne – Si c'est possible je travaillerai un mois chez Ford (la question est que je n'ai pas le droit avec mon visa) – ensuite j'irai dans l'ouest si j'ai temps et argent.* » (lettre à sa mère du 7 novembre 1947, Washington) ; « *je voudrais alors travailler un mois dans une grande usine – je ne sais pas si j'y arriverais* » (lettre à son père 18 novembre 1947) ; « *j'aurai peut-être une chance jeudi chez Ford, où j'ai rendez-vous avec un des chefs des relations ouvrières ; j'aurais préféré visiter l'usine du côté ouvrier, ce qui était possible, mais, comme ils m'ont proposé (je les ai rencontrés chez l'arbitre) de me la faire visiter eux-mêmes, je tente la chance de leur côté (pour*

de l'industrialisation et de la production de masse semble faire partie de son protocole d'enquête. Mais il ne parviendra pas à se faire embaucher chez Ford. A six reprises, il fera part à ses parents de sa grande déception face aux refus rencontrés en raison, notamment, des obstacles des services d'immigration américains qui ne délivrent pas d'autorisation de travail. Lorsqu'en 1948, Crozier rejoint à Walla Walla, des amis rencontrés sur le *De Grasse* (le bateau qui l'a amené en Amérique) l'aident à trouver du travail. Mais l'enjeu est alors pour lui strictement matériel. Sans nouvelle de sa demande de prolongation de bourse, il lui faut trouver des ressources pour poursuivre son voyage à l'ouest américain. A aucun moment dans sa correspondance, il ne fait le lien entre son espoir déçu d'une embauche à Détroit et son expérience effective du travail d'usine à Walla Walla.

L'arrivée à Walla Walla le déçoit. « Ce patelin » selon sa formule, transpire l'ennui ; son atmosphère contraste avec l'animation des villes industrielles précédemment visitées. Ce travail gagne-pain est donc pour lui un mauvais moment à passer. Cette expérience à laquelle il ne semble pas avoir, ni sur le moment, ni *a posteriori* accordé d'importance, donna lieu pourtant, dans sa correspondance, à un témoignage suggestif sur la vie sociale d'une petite ville agricole des États-unis, mais aussi sur le travail à l'usine.

\*\*\*\*\*

*Walla Walla, 18 Juin,*

*Chère maman, cher papa,*

*Bien reçu la lettre du 14 juin ~~mais~~ avec les coupures du Figaro<sup>25</sup>, mais la lettre précédente n'était pas parvenue. Je n'ai eu aucun courrier depuis mon arrivée ici – ce qui m'inquiète à cause chèque et possibles nouvelles urgentes –.*

*J'ai eu de Minneapolis [à] ici un long et dur et déplaisant voyage. Il a plu tout le long, j'ai à peine vu les montagnes, j'ai dû passer une nuit dans le train et une autre dans la salle d'attente de Spokane ; finalement arrivé à W.W samedi à 1h de l'après-midi. Voyage en bus de Spokane à W[alla Walla] ; soleil, très joli paysage genre Jura sapin – très, très mamelus –, champs de blé. [En] descendant vers le sud, cela devient plus désertique et plus riche ; presque tout, blé ou petits pois.*

---

*travailler c'est le seul moyen malheureusement ils ne sont pas en pleine production* » (lettre à son père du 21 avril 1948).

<sup>25</sup> Ses parents lui envoyaient régulièrement des coupures du *Figaro*, portant notamment sur la situation politique française et américaine, qu'il commentait en retour. Il est probable que sa mère avait envoyé un article du *Figaro* du 10 juin 1947 : « Le destin du Gratte-ciel », premier épisode d'un reportage sur l'Amérique de Georges Le Fèvre intitulé : « Cinq cartes postales d'Amérique » publié dans le numéro.

Walla Walla est une petite ville de 20 000 hb, endormie et riche – centre pour fermiers. Il y a un collège c'est à dire la partie de l'université française qui n'irait que jusqu'à la licence. Je suis venu ici pour rejoindre deux étudiants français une fille, Renée, et un garçon, Jean-Pierre, que j'avais connus sur le bateau et qui avaient un arrangement d'appartement et de travail parait-il merveilleux. L'arrivée a été assez décevante – il est vrai que j'étais si fatigué et si mal en point que j'étais porté à tout trouver noir. Le principal inconvénient était l'ennui profond qui semblait ressortir de ce patelin après l'animation des ~~autres~~ villes où j'avais passé. J'ai dormi dormi, dormi, dormi. Maintenant, je mange des biftecks, du lait, des pamplemousses et je perds mon temps consciencieusement, ce qui, au moins, me remettra d'aplomb avant de repartir. Renée et JP travaillent de nuit à la « carnery », c.- a.-d. à la fabrique de conserve de petits pois. Ça me fait mener une vie encore plus paresseuse – parce que je dors la nuit, parce que c'est la nuit, et le jour aussi, pour ne pas trop les déranger – du moins depuis 2 jours qu'ils font ça –.

Cela ne va évidemment pas durer – n'ayant toujours pas de nouvelles de France. Je vais, si la combine que j'ai faite, travailler 15 j[ours] là-dedans ce qui doit me faire dans les 100 dollars, puis faire de l'autostop dans le Nord-Ouest pour visiter Seattle, Portland, Vancouver. Le 6 août, je vous l'ai dit, j'ai rendez-vous à Missoula (Montana) pour faire le voyage à Los Angeles ; de là, San Francisco et probablement repasserai à W[alla]-W[alla] prendre mes bagages pour aller passer fin septembre à Washington et New York. Si j'ai ma prolongation, intercalerai un mois à Madison et m'arrêterai dans d'autres villes (Perlman<sup>26</sup> est le professeur à qui on m'avait adressé à Madison).

Ma lettre est bien incolore ; c'est que je suis encore endormi (il est 8h1/2 du soir) je crois – je suis seul. Il y a une belle pagaie, des fauteuils, un divan, une petite radio. Le laitier porte le lait une fois tous les 2 jours – le journal est jeté devant la porte à 5 h. C'est un pauvre torchon, mais il donne les nouvelles du monde. Quand on a envie de manger, on va au grocery store (l'épicerie). Il y a deux ou trois grandes « chaînes » de ces sortes de magasins qui sont exactement les mêmes d'un bout à l'autre de l'Amérique. C'est un immense entrepôt avec les produits scientifiquement classés. On prend à l'entrée une poussette avec deux paniers dedans, on se promène et on prend ce qu'on veut. A la sortie, deux employés vous recensent vos marchandises, les emballent, les comptabilisent et vous font payer.

Menu – petit déjeuner pamplemousse corn flakes, lait, pain, beurre, miel ; déjeuner (quand ils se réveillent), bifteck, salade, lait, fromage, orange ; dîner, n'importe quoi qu'on est capable de manger. Il y a un tennis, mais les partenaires sont trop fatigués. La carnery, ou plutôt les carneries, traitent petits pois et fraises pour le moment. Tous les gens qui n'ont rien à faire y vont pour le plaisir et pour s'arrondir leur budget. Les professeurs du collège en tête (ils sont il est vrai très mal payés \$ 2000 par an, soit strictement moins qu'un balayeur). Pour bien comprendre la

---

<sup>26</sup> Il s'agit de Selig Perlman (1888-1959), historien du syndicalisme. Perlman, 1922 et 1928.



*mentalité américaine, petite histoire : une fille qui travaille là-dedans déclare qu'il lui faut travailler parce que son éducation au collège coûte cher à ses parents et qu'elle veut les rembourser. Mais elle va au collège dans l'Etat de Missouri et, quand elle y va ou en retourne, elle prend l'avion. Or, rien que la différence de prix entre l'avion et l'autobus sur 4 voyages lui mange tout ce qu'elle aura gagné à passer ses nuits pendant 2 mois à trier des petits pois.*

*Vu le président du collège très principal de province. Lis une histoire d'Amérique. Il fait un temps orageux pas très agréable mais l'air est un peu plus sec que dans l'est et je commence à me sentir mieux.*

*La lettre de papa n'est pas très explicite - qu'est ce qui se passe à Clamart et que fait François <sup>27</sup> ?*

*Ecrivez-moi vite une bonne et longue lettre. Les impressions sur New York ne me semblent pas particulièrement profondes ~~et les citations~~. New York, ville morte, est un paradoxe justifiable seulement pour des Américains hautement éduqués. La population augmente toujours. Le grand New York doit avoir dans les 13 millions soit 9 % de la population [américaine](Grand Paris 5 millions, 13% [de la population française]). La différence n'est pas tellement grande. Quant à l'homme qui a découvert du pétrole c'est un sujet bien mince et dont personne n'a l'air de se préoccuper du côté de Pittsburg.*

*Les Expériences de Western Electric <sup>28</sup> ~~sont~~ m'intéressent beaucoup je n'ai pas encore eu de contact direct avec des gens s'en étant occupé mais on m'a signalé un livre là-dessus <sup>29</sup>. La réaction des syndicats semble être d'essayer de prendre à leur compte le type de conseil que le patronat essaye de donner aux ouvriers – A première vue cela semble, comme dit l'article que tu m'envoies, assez odieux – mais je n'y connais rien encore.*

*Bien affectueusement*

*Michel*

\*\*\*\*\*

*Lundi 27 Juin*

---

<sup>27</sup> Clamart est le lieu de résidence de sa famille et François est son frère.

<sup>28</sup> Il s'agit des expériences menées par des chercheurs de Harvard qui visaient à étudier les facteurs de motivations au travail (Mayo *et al.*, 1939).

<sup>29</sup> Cet intérêt se confirmera à travers notamment la rédaction, à son retour en France d'un article extrêmement critique sur ces expériences dans la revue *Les Temps Modernes* (Crozier, 1951b, p. 44-75).

Walla Walla

Chère Maman

*Juste un petit mot – j'ai reçu ta lettre ce matin. Cette après-midi plutôt parce que je travaille de 7 h du soir à 7 h du matin et que je dors de 7 h 12 à 2 ½. Le temps de me faire ma cuisine, de manger, il ne reste plus grand temps. Je n'écris pas, je lis peu et je peste du matin au soir contre ce travail idiot, contre les gens idiots, contre l'Amérique idiote, contre tout.*

*Je compte les jours – encore 7 – et j'en aurai fini de ce cauchemar qui m'aura rapporté 150-160 dollars. De quoi tenir un mois, puisque la prolongation de ma bourse n'a pas l'air de venir.*

*Suis étonné de cette histoire Dolléans et n'y comprends goutte. Je vais lui écrire, probablement pas avant 8 jours. Le 5 je m'en vais à Portland, Seattle, peut être Vancouver. Veux-tu téléphoner (sinon ça sera trop tard) à Dolléans et m'excuser auprès de lui de ne pas lui avoir encore récrit.*

*Il est 5 ½ à 6 ½ je dois repartir. J'ai donc le temps – mais réellement je ne suis pas en forme pour raconter quoi que ce soit. Je t'écris sur l'herbe à l'aurore. Il fait horriblement chaud et la récolte des pois est considérable et on ne risque pas de chômer. L'expérience du travail industriel prouve qu'il n'y a pas d'expérience.*

*C'est partout pareil – on te presse, on te bouscule, on te fait rendre sang et eau et on prétend prendre soin de l'ouvrier parce qu'on l'embauche. On te demande si tu as une femme, le nom de jeune fille de ta mère et les diplômes que tu as. Je me rappelle le travail à la brasserie à Salzburg<sup>30</sup> – c'était moins dur – c'est-à-dire qu'on faisait de la grève perlée – et qu'ils ne pouvaient rien parce qu'ils n'avaient personne pour nous remplacer. Aussi les facilités de toilette étaient bien supérieures.*

*Je travaille chez Lybby's<sup>31</sup> la plus grande corporation mondiale. Avant, travaillé quatre jours dans une autre usine locale plus sympathique – moins rendement – mais à Libby's, à cause heures supplémentaires, on gagne plus. Travailleurs occasionnels, gens d'un peu partout, étudiants jusqu'à professeurs (mais ils ont les bonnes places). L'injustice criante du système est que, plus le travail est dégueulasse, moins il est payé (pour les mêmes capacités 15 minutes d'apprentissage). Le favoritisme seul règle la distribution, l'apparence physique aussi. Comme j'ai l'air costaud on me collera toujours les sales boulots.*

---

<sup>30</sup> Où Michel Crozier avait travaillé pendant la guerre dans le cadre du STO.

<sup>31</sup> Lybby's est une entreprise de conserverie créée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, célèbre pour ses boîtes de *corned beef*. Elle a été rachetée par le groupe Nestlé en 1976.

*Enfin, je tiens le coup ; à mon étonnement je dors comme un loir. Le changement d'heures ne m'a pas affecté. Je voulais me lever plus tôt aujourd'hui et avais laissé les volets ouverts – ça n'a rien fait –. Enfin le mauvais moment passé – j'ai déjà travaillé 7 – la moitié – je veux tenir jusqu'au bout. Dimanche prochain, parce que comme c'est jour de fête, on paie double (il n'y a pas de jour de congé).*

*Merci de tes renseignements matrimoniaux. Comme dis le poète il faut que l'herbe pousse. Merci aussi de la lettre Masaryk<sup>32</sup> (est-ce un faux ?) Je suis moins la politique en ce moment – plus le temps. Epatant la terrasse – écris moi vite et pardonne moi ma lettre courte – probablement ne t'écrirai pas avant 8 -10 j mais ne t'inquiète pas.*

*Bons baisers à tous*

*Michel*

\*\*\*\*\*

*Walla Walla, Lundi 5 juillet, minuit*

*Chère Maman, cher papa,*

*Enfin les 14 nuits ont été bouclées. Je suis riche de 158 dollars. Ma bourse m'est refusée et je m'en vais en autostop à Portland Seattle Vancouver, mercredi matin.*

*Ces deux semaines ont été bien désagréable. Rien à faire, je n'aimerai jamais le travail à la chaîne et, 12 heures de file, c'est épuisant, et sans une nuit de repos. Je me demande comment ils font pour tenir (il est vrai que beaucoup s'absentent de temps en temps). Tout ce que je peux dire, c'est qu'on te fait suer tes dollars – tu es*

*Payé, mais tu travailles en conséquence –. Je crois que je n'aurais pas pu tenir une nuit de plus, je pouvais à peine tourner la tête tellement le cou me faisait mal.*

---

<sup>32</sup> Jan Masaryk (1886-1948), homme politique tchèque, ministre des affaires étrangères du gouvernement Gottwald, avait été retrouvé mort à Prague le 10 mars 1948, défenestré. Seul ministre non-communiste du gouvernement après le « coup de Prague », il aurait évoqué dans une lettre envoyée à Staline la veille de sa mort, son intention de se suicider. Mais l'hypothèse d'un assassinat politique n'est pas à exclure. C'est en tout cas ce que semble penser M. Crozier sur le moment et la conclusion d'une enquête ouverte par le gouvernement tchèque en 2004.

*Quand vous verrez des petits pois Libby's, dites-vous que j'ai aidé à les mettre en caisse (j'étais à la manutention).*

*Reçu lettre de maman du 24 juin. Félicite Louis, Emile, les heureux pères, mères et grands parents de ma part.*

*Ca va, je suis tellement heureux de pouvoir dormir et puis, le Pacifique et puis, les Rocheuses.*

*Ne vous apitoyez pas trop sur Grasset<sup>33</sup>, il a fait son temps, il en a profité. Place aux jeunes*

*Gardez journaux américains, ça m'amusera au retour. Pas grand-chose à vous raconter de Walla Walla. C'est une province respectable, monotone, travailleuse, riche et bête. A part ~~travailler~~ et gagner de l'argent et lire un peu, je n'y ai pas avancé beaucoup. Quelques montagnes un peu sauvage – type Jura pas loin. Une après-midi en auto a été notre seule sortie.*

*Je compte rester jusqu'en Octobre et peut être jusqu'au 15 novembre (à cause des élections). J'ai assez d'argent pour jusqu'au 15 octobre et puisque j'ai le filon pour travailler, je pourrais bien rester un mois de plus.*

*Pas encore de réponse de F.O<sup>34</sup>*

*Ma lettre est terne ennuyée et ennuyeuse (je n'ai pas assez de temps). Vous écrirai à la fin de la semaine du Pacifique.*

*Quelles nouvelles du bac ?<sup>35</sup>*

*Aux collégiens, avais seulement donné le bonjour des coll.[égiens] français leur affirmant qu'ils leur ressemblaient- hymne à la fraternité des peuples – liberté etc... Puis ils ont posé des questions. J'ai eu un gros, gros succès, parce que je les ai mis en boîte.*

*Je n'ai pas parlé à meeting de grève mais à d'autres, plus calmes – j'ai seulement assisté à meeting de grève –*

*Chère maman cher papa*

*Bien affectueusement je vous embrasse. Ecrivez-moi-même adresse on fera suivre.*

---

<sup>33</sup> Michel Crozier fait référence à l'éditeur Bernard Grasset qui, en mai 1948 avait été condamné, pour fait de collaboration, à la dégradation nationale à vie et à la confiscation de ses biens.

<sup>34</sup> Michel Crozier avait essayé de contacter Force Ouvrière.

<sup>35</sup> Son frère François passait alors le baccalauréat.

\*\*\*\*\*

## CONCLUSION

Dans *Ma belle époque*, mémoires qu'il a caractérisés lui-même de « *témoignage trop flou et vivant* <sup>36</sup> ». Michel Crozier consacre quelques lignes à son séjour à Walla Walla. Il se remémore notamment la manière dont il avait pu obtenir un certificat de travail. Pour ce qui est de son expérience salariale, il est assez succinct:

« Le travail dans la conserverie était particulièrement monotone et, à la fin de la journée, on se rendait compte qu'il était fatiguant. Comme il était accompli par des étudiants, l'atmosphère était chaleureuse, mais les gens se prenaient au jeu et la productivité était, pour quelqu'un de l'extérieur comme moi, impressionnante. Il se trouvait même des as capables d'entasser 50 % de caisses au-dessus de la moyenne. Il y avait aussi beaucoup de discussions. La politique européenne et la politique française en particulier en prenaient un bon coup, les jeunes répétant ce qu'ils lisaient dans le journal, qui à l'époque, était dans cet Ouest profond particulièrement conservateur <sup>37</sup> »

L'absence de réflexion proprement sociologique de Crozier sur son expérience d'usine pourrait étonner. En fait, cet étonnement reposerait sur une double erreur rétrospective. En 1948, Crozier n'est pas encore « sociologue » et la sociologie française n'est pas encore ce qu'elle est devenue dans les années 1980-90 sous l'influence de la tradition sociologique de Chicago <sup>38</sup>. Curieusement en effet, au moment même où Crozier expérimentait, comme ouvrier occasionnel, les rythmes de l'activité ouvrière et les pratiques de freinage ou de zèle dans la conserverie de Walla Walla, un élève d'Everett Hughes, Donald Roy (1911-1980), rédigeait sa thèse, précisément sur ce thème, à partir de son expérience de dix mois comme opérateur sur machine en 1944 dans une usine des environs de Chicago <sup>39</sup>.

Mais Michel Crozier semble ignorer ce qui pouvait se passer alors dans l'enseignement sociologique sur le campus de l'université de Chicago, où il a pourtant séjourné quatre semaines entre mai et juin 1948 :

« J'habite à la maison internationale qui se trouve dans le « campus » de l'université- l'Université est un assemblage disparate de bâtiments en faux gothique, de pelouse, de lierre et de chapelles. 15 000 étudiants s'y abreuvent journallement aux sources bienfaites du savoir. Ils savent absolument tout ce qu'on peut savoir et sont en moyenne parfaitement stupides – évidemment ceux de France ne

---

<sup>36</sup> Dédicace à l'auteur le 15 10 2002.

<sup>37</sup> Crozier, 2002, p. 50-51.

<sup>38</sup> Pour une présentation de cette tradition nous renvoyons aux travaux de Chapoulie, 2001.

<sup>39</sup> Chapoulie, in Roy, 2006, p. 15. Soulignons que, comme Michel Crozier, Donald Roy s'était fait engager dans cette usine simplement pour gagner de l'argent. C'était toutefois bien pour mener à bien une recherche doctorale qu'il s'était installé en 1941 à Chicago, où il avait rencontré Hughes. Sous l'influence de celui-ci, il avait compris l'intérêt sociologique de son expérience d'usine dont il fit son sujet de thèse.

valent guère mieux – au moins travaillant peu ils ont plus souvent les idées claires <sup>40</sup> ».

De façon générale, au cours de son séjour américain, il a rencontré peu d'universitaires et ses commentaires sur le fonctionnement des universités sont plutôt négatifs. Sa lecture de l'Amérique est politique et syndicale. Le champ universitaire des sciences sociales est alors hors de son horizon. La rencontre avec les sociologues de Chicago a donc été manquée.

Dans ses récits biographiques écrits trente ou cinquante ans plus tard, Michel Crozier attribue pourtant sa « vocation de sociologue » à cette première expérience de l'enquête. Il a eu l'occasion de revenir, à plusieurs reprises, sur ce premier voyage symbole pour lui d'un « âge d'or » de l'Amérique. Dans *Le mal Américain*, dans lequel il dresse un tableau noir de l'Amérique des années 1980, Michel Crozier évoque une période révolue, celle de « l'Amérique heureuse » (chapitre 1), qu'il aurait connue lors de ce premier voyage. En guise d'introduction de l'ouvrage, il indique qu'il fut « *conquis par la croyance, alors générale, en un progrès social illimité, sans révolution ni violence, par la seule force du dialogue sincère. Et par le généreux élan universaliste qui – on l'a trop oublié depuis – permit le plan Marshall et la reconstruction de l'Europe* ».

Cette « *première Amérique* » dit-il

« s'habillait d'un imperméable et ressemblait à Humphrey Bogart. C'était en 1947-1948, on venait de gagner la guerre. C'était le temps de l'espoir, tout était possible et le syndicalisme américain en particulier nageait dans l'optimisme. On allait instaurer l'égalité et la justice, réaliser l'idéal démocratique. Dans ce moment d'hésitation, au sortir de la catastrophe et avant le début de la guerre froide, la grande nation qui nous avait sauvés nous offrait, en même temps que ses usines et son mode de vie, des perspectives pour un monde meilleur. Les Français de l'époque étaient désespérément sceptiques et j'étais venu pour voir, non par enthousiasme ou par idéalisme. »

Michel Crozier, qui, peu de temps après son arrivée à New York se décrit comme un jeune homme ayant fait des études « assez nonchalantes » et intéressé surtout par la littérature <sup>41</sup>, serait donc venu « pour voir ». Et il a vu énormément de choses. L'appréciation qu'il porte au fil de son voyage sur « l'Amérique » et « les Américains » est contrastée. Tout au long de son récit, il demeure souvent « désespérément sceptique » et critique sur la société américaine. En même temps l'enquête qu'il mène le passionne, et les facilités qu'on lui offre pour la conduire, l'accueil qui lui est fait par les syndicalistes américains le ravissent. Ce n'est toutefois qu'à la toute fin de son voyage, à l'issue de l'élection de Truman, et au moment où pointe déjà une nostalgie du monde qu'il s'appête à quitter, que son regard porté sur la société américaine s'adoucit « *... pour une fois l'Amérique m'a étonné et à son avantage – Bien content d'être resté ce qui me permet de réviser quelques idées – malgré leur presse leur radio – la corruption et l'apathie politique la vie n'est pas complètement absente* <sup>42</sup> » écrit-il alors à ses parents.

Le retour à Paris fut douloureux. Retrouvant la demeure paternelle à Clamart, plongé dans une vie grise, inquiet pour son avenir professionnel, Michel Crozier cherche ses marques. C'est aussi à l'aune des conditions de son retour qu'il faut comprendre l'appréciation enthousiaste qu'il a portée, après coup, sur la société américaine. A cet égard,

<sup>40</sup> Lettre à ses parents 28 mai 1948, Chicago.

<sup>41</sup> Courrier adressé à Daniel Guérin, en octobre 1947 [Archives BDIC, fonds Daniel Guérin]

<sup>42</sup> Lettre adressée à ses parents 7 novembre 1948, New York, Papier en tête de l'Unesco.

la lettre qu'il adresse à Daniel Guérin – resté aux États-Unis – peu de temps après son arrivée en France est éclairante :

« Cher Dan, Eh bien oui, c'est dur de revenir et puis, ça a une drôle de gueule, Paris. C'est ridicule, c'est mesquin, c'est étriqué, et puis, les gens ne comprennent pas, et puis, il fait froid, on s'attend à avoir des engelures, on ne sait guère où l'on pourra travailler. –On se sent toujours bizarre, on se replie dans sa coquille, on déserte, on est mal, on ne sait plus, on se sent tout petit. Alors, on se paye une petite amie américaine, pour parler anglais encore <sup>43</sup> ».

CHAPOULIE Jean-Michel, *La tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Paris, Seuil, 2001.

CHAUBET François, « Michel Crozier, entre la France et les États-Unis. Parcours international d'un sociologue », *Vingtième siècle*, vol. 3, 2013, n° 119.

CROZIER Michel, *Les syndicats ouvriers américains : structure et méthodes*, Thèse, Université de Lille, 1950.

CROZIER Michel, *Usines et syndicats d'Amérique*, Les Éditions Ouvrières, 1951a.

CROZIER Michel, « Human Engineering. Les nouvelles techniques « humaines » du big business américain », *Les Temps Modernes*, vol 7, n° 69, 1951b, p. 44-75.

CROZIER Michel, *Le Mal Américain*, Paris, Fayard, 1980.

CROZIER Michel, « Comment je me suis découvert sociologue. Réflexion sur un apprentissage qui ne sera jamais terminé », *Revue française de science politique*, 46, n°1, 1996, p. 80-95.

CROZIER Michel, *Ma Belle époque*, Paris, Fayard, 2002.

ROT Gwenaële (Présentation de) « Étudier de près comment la machine fonctionne » : une lettre d'Amérique de Michel Crozier (Detroit, Michigan, 3 avril 1948), *Entreprises et histoire*, vol. 3 n° 84, 2016, p. 142-150

DOLLEANS Édouard et CROZIER Michel, *Mouvements ouvrier et socialiste : chronologie et bibliographie : Angleterre, France, Allemagne, États-Unis (1750-1918)*, Paris, Éditions ouvrières, 1950.

GUERIN Daniel, *Où va le peuple américain ?*, Paris, Julliard, 2 vol., 1950-1951.

PAULANGE-MIROVIC Alexandre, « Genèse d'une sociologie des organisations en France. L'importation des savoir-faire de la psychologie sociale américaine par Michel Crozier (années 1950) », in KALUSZYNSKI Martine, PAYRE Renaud (dir.), *Savoirs de gouvernement. Circulation(s), traduction(s), réception(s)*, Paris, Economica, 2013, p. 86-101.

KUISEL, Richard, *Seducing ting the French. The Dilemma of Americanization*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1993.

---

<sup>43</sup> Archives Daniel Guérin, BDIC.

PERLMAN Selig, *A History of Trade Unionism in the United States*. New York: Macmillan, 1922.

PERLMAN Selig, *A Theory of the Labor Movement*. New York: Macmillan, 1928.

TOPALOV Christian, Maurice Halbwachs, *Écrits d'Amérique*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « En temps et lieux », 2012.

ROGER Philippe, *L'Ennemi américain : généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil 2002.

MAYO Elton, ROETHLISBERGER FJ, DICKSON W.J, *The management and the worker*, Cambridge, MA: Harvard University, 1939.

ROY Donald, *Un sociologue à l'usine*. Textes essentiels pour la sociologie du travail. Paris, La Découverte, 2006.